

ANNE B. RAGDE  
Je ferai de toi  
un homme heureux

roman

Traduit du norvégien  
par Hélène Hervieu



VEN CUT OFF



SLOW



NORMAL



OFF



ON



OFF



OFF



Balland

Extrait de la publication

Je ferai de toi  
un homme heureux



Anne B. Ragde

Je ferai de toi  
un homme heureux

*Roman traduit du norvégien  
par Hélène Hervieu*

Balland



Titre original : Jeg skal gjøre deg så lykkelig  
© Forlaget Oktober A.S., Oslo, 2011

Édition originale : © 2011, Forlaget oktober A/S

Ouvrage traduit avec le concours de Norla.

Tous droits réservés  
© Balland Éditeur, 2013  
130, rue de Rivoli  
75001 Paris  
[www.editionsballand.com](http://www.editionsballand.com)  
ISBN : 978-2-35315-177-6



## PREMIÈRE PARTIE





## Rien de tel que de laver à grande eau

C'était pour rendre service, rien d'autre. Elle aimait laver, se sentir utile. Ah, mélanger le savon à l'eau, voir l'écume bouillonner dans le seau en plastique ! Après, quelle satisfaction elle avait de vider l'eau devenue noire ! Plus celle-ci était sale, plus c'était la preuve qu'elle avait fait du bon travail. C'est pourquoi elle se réjouissait de voir le savon mousser au fur et à mesure que le seau se remplissait et que l'odeur d'ammoniaque, qui promettait monts et merveilles, lui chatouillait les narines. Et puis, au fond, elle avait aussi *le temps* de s'occuper de la propreté de l'escalier, puisqu'elle et Egil n'avaient pas d'enfant.

Elle ne comprenait pas pourquoi les autres prenaient ça comme une offense personnelle quand elle lavait les marches jusqu'au palier du premier, même si rien ne l'y obligeait. Bien sûr que c'était toujours plus sale devant chez elle et Egil, vu qu'ils habitaient au rez-de-chaussée

et que tout le monde passait par là. Mais quand elle se donnait la peine d'en faire un peu plus, ils pouvaient au moins... Ils ne voyaient donc pas qu'elle faisait ça par pure gentillesse ? Non, elle ne comprenait pas leur logique, à ces gens-là. Depuis qu'elle était toute petite, on l'avait élevée en lui inculquant que mieux valait en faire toujours un peu plus, aller au-delà de ce qu'on était en droit d'attendre de vous. Et c'était devenu pour elle presque une question d'amour, ou disons, de bienveillance, de sollicitude. Mais ici, dans cet escalier, la sollicitude semblait être un gros mot.

Personne, ou presque, ne s'essuyait les pieds avant d'entrer, et ce quel que soit le temps qu'il faisait dehors, même si elle laissait une serpillière mouillée juste derrière la porte. Le pire, c'étaient les gosses. Et le facteur, bien entendu. Mais il avait tant d'escaliers à monter dans cet immeuble qu'il n'avait pas le temps de respecter le travail d'autrui – dans son cas à lui, ça pouvait se comprendre. Et puis il y avait les roues sales du landau appartenant au couple d'en face, sur le palier ; la jeune mère rangeait toujours le landau sous les boîtes aux lettres, alors qu'elle aurait quand même pu le tirer en haut des quelques marches qui menaient à son appartement. Et elle, on ne la voyait jamais avec une serpillière. Non, jamais.

Cela dit, peut-être qu'un jour Mme Rudolf, du premier étage, la gratifierait d'un « merci beaucoup ». Il n'est pas interdit d'espérer. Oui, peut-être qu'un jour ça lui ferait enfin plaisir et elle arrêterait de s'imaginer que si une voisine lui lave ses marches, c'est uniquement pour la mettre mal à l'aise.

Elle avait réussi à laver presque jusqu'au perron du premier étage quand la porte d'entrée de Mme Rudolf s'ouvrit en laissant échapper une odeur de chou bouilli qui parvint — quel exploit ! — à couvrir l'odeur du savon noir et de l'ammoniaque.

— C'est pas vrai ! s'exclama Mme Rudolf. Vous n'allez pas recommencer ?

— Vous savez, il n'y a rien de tel que de laver à grande eau, répondit Mme Åsen, sans lever les yeux.

De Mme Rudolf elle n'apercevait que les chevilles : des socquettes blanches dans des pantoufles et les jambes nues, alors qu'on était seulement mi-avril. Elle sentit son pouls battre au creux de ses poignets. Impossible de laver la dernière marche maintenant, Mme Rudolf avait, comme d'habitude, l'air en rogne. Alors elle replia lentement sa serpillière et recula de quelques marches avant de saisir la rampe et de se redresser. Elle lâcha la serpillière dans le seau avec toute cette eau encore bonne, se retourna et redescendit calmement l'escalier, toujours sans un regard pour Mme Rudolf ; dont elle connaissait par cœur les accusations — au point de les sentir se fichier dans son dos.

Mme Rudolf fit tomber la cendre de sa cigarette sur son propre paillason. Comme Mme Åsen avait préféré ne pas lever les yeux, elle eut tout le loisir d'étudier cette grosse baleine que plusieurs hommes de l'immeuble qualifiaient d'un mélange d'amazone et de sirène. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de sirènes, avec Peggy-Anita Foss au troisième.

Mme Åsen avait noué un tablier sur une robe imprimée bleue qui, sans avoir jamais été conçue ou cousue pour mettre en valeur les formes féminines, avait

pourtant cet effet sur elle. On voit bien qu'elle n'a pas eu d'enfant, songea Mme Rudolf, c'est pour ça qu'elle a les hanches rondes et le ventre plat. D'ailleurs, la couture au dos de la robe craquait le long de la fermeture Éclair, on apercevait sa colonne vertébrale à travers les longs fils de nylon brillants prêts à lâcher.

— Je n'en ai rien à faire que vous vouliez laver à grande eau, répliqua Mme Rudolf. Ce sont *nos* deux escaliers, à moi et à Mme Larsen. Vous trouvez sans doute que je bâcle le travail, mais moi je ne lave jamais avant le repas, quand c'est mon tour.

Peut-être qu'une robe de ce genre lui irait à elle aussi, elle n'avait pas un physique si ingrat que ça, mais bon, il la lui faudrait plusieurs tailles en dessous.

— Je n'ai jamais dit que vous...

— Mais pourquoi vous tenez absolument à laver ailleurs que devant chez vous ?

— Rien de tel que de laver à grande eau, répéta Mme Åsen. Et comme mon seau est plein de cette bonne eau savonneuse, autant ne pas la gaspiller.

Mme Rudolf regarda son dos courbé, l'armature de son soutien-gorge qui s'enfonçait dans le gras de sa chair.

— Vous n'avez qu'à la jeter. Ou, tiens, laver le trottoir, si ça vous amuse !

— Laver le trottoir ?

— Oui, un peu de cette bonne eau lui ferait du bien, non ? Vous pouvez laver d'abord et votre mari rincera après, suggéra Mme Rudolf, de plus en plus remontée.

S'il y avait bien une chose qui la mettait hors d'elle, c'était de parler à un dos, surtout lorsque celui-ci descendait l'escalier en se dandinant...

— Mais je n'ai *jamais* dit que vous...

— C'est pas tout, mais j'ai mon repas à préparer, moi. Après seulement, je laverai mon escalier moi-même, dit-elle à l'intention du dos à imprimé bleu qui disparaissait lentement vers le rez-de-chaussée.

C'était incroyable comme certaines personnes avaient le don de vous exaspérer. Comme si elle n'était pas capable de laver ses deux escaliers assez bien et en temps et en heure ! Elle entendit Mme Åsen rincer et essorer à fond la serpillière, alors que ce n'était pas nécessaire. Ensuite elle allait l'étaler soigneusement sur son paillason et ça sentirait le propre pendant quelques heures — comme s'il y avait de quoi être fière ! — avant que la serpillière sèche et redevienne un vulgaire morceau de toile sans intérêt.

Mme Rudolf regarda sa propre serpillière — une boule qui partait en lambeaux, sale et pleine de sable — qui était posée sur le bord du paillason en caoutchouc vert rainuré. Elle prit une grande bouffée de cigarette mentholée et fit cette fois tomber la cendre sur la première marche de son escalier, tandis qu'elle écoutait le bruit de la porte de Mme Åsen qui s'ouvrait et se refermait. Elle rentra préparer la sauce béchamel qui accompagnerait le chou. Owe adorait le gratin de chou avec de la noix de muscade râpée et des boulettes de viande hachée. Il disait qu'au fond les pommes de terre étaient presque superflues, du moment qu'il avait son gratin au chou.

Mme Åsen souleva la lunette des WC, jeta l'eau sale dans la cuvette et remplit le seau en le tenant sous le robinet de la baignoire. Puis elle fit tourner cette eau

sur les parois du seau pour bien faire partir les derniers grains de sable et vida le tout encore une fois dans la cuvette, avant de tirer la chasse. Ensuite, elle rajouta un peu d'eau, chaude cette fois, et la vida dans les WC. Pour finir elle éclaboussa les parois de la cuvette avec de l'eau de Javel ainsi que d'un produit pour récurer et commença à frotter énergiquement avec la brosse à WC, tout au fond d'abord, puis en remontant sur les côtés le plus haut possible, jusque sous le rebord.

L'eau chaude rendait la brosse douce et agréable à manier. Elle prit un peu de papier toilette rose, l'humidifia légèrement sous le robinet du lavabo et le passa sur le bord de la cuvette en porcelaine, retourna le papier et essuya bien tout le tour. Elle en reprit un peu plus, l'humidifia et essuya jusqu'au réservoir et sous la lunette des WC. Quelle idée de manger aussi tôt ! Tous les gens qui avaient des enfants faisaient ça... Elle se pencha et sentit la fourrure synthétique qui recouvrait la lunette. Non, il n'y avait pas encore de mauvaise odeur, faut dire qu'elle l'avait lavée la semaine dernière. C'étaient les liens qui permettaient d'attacher la protection sous la lunette qui sentaient mauvais au bout d'un moment, parce que Egil ne pensait pas toujours à relever la lunette des WC. Elle se rappela l'odeur de chou qui sortait de l'appartement de Mme Rudolf, peut-être qu'elle préparait des roulades de chou farci ? C'était bon, elle devrait tenter d'en faire un de ces jours. Accompagnées d'airelles et d'une sauce blanche à l'oignon.

À Noël, l'an dernier, elle leur avait acheté des assiettes télé, des assiettes carrées avec des rebords élevés et une sorte de cloison qui délimitait trois compartiments :

le plus grand pour le plat principal de viande, poisson ou volaille, et deux plus petits pour la garniture, pommes de terre ou légumes verts. Quelle magnifique invention ! Ainsi, on ne risquait pas de s'en mettre sur les genoux si les nouvelles télévisées s'avéraient si terribles ou si passionnantes qu'on en oubliait de tenir son assiette droite.

Ceux qui avaient des gosses devaient manger de bonne heure pour que leurs petits estomacs puissent encore grignoter quelque chose le soir avant d'aller se coucher. Egil et elle devaient être les seuls à manger si tard, à moins que Peggy-Anita Foss fit comme eux, elle non plus n'avait pas d'enfant. Encore que... Mme Foss venait de la campagne et les paysans prenaient souvent leur repas à deux heures de l'après-midi, c'était du moins ce qu'on disait. Il fallait voir ce qu'elle achetait comme nourriture, que des trucs faciles à préparer. Ne l'avait-elle pas vu prendre une boîte de chocolat en poudre Nesquik à l'épicerie ?

Même si son mari était représentant de soupes et bouillons en cubes de la marque Toro et, en tant que tel, plutôt adepte de la cuisine rapide, rien ne l'empêchait d'utiliser du cacao de base, lequel coûtait beaucoup moins cher que le Nesquik. Pas gênée pour deux sous, Peggy-Anita Foss avait posé sa grande boîte sur le comptoir, un modèle comme ça revenait au moins cinq fois plus cher que si elle avait fabriqué son chocolat chaud avec du vrai cacao. Ah, si son mari avait su, lui qui sillonnait le pays avec ses soupes de fruits et n'était presque jamais chez lui. Le pire, c'était le pain qu'elle achetait tout fait. Et qui plus est, tout le temps ! On peut s'offrir un extra avec du pain de mie tout rond



le samedi, mais Mme Foss en achetait n'importe quel jour de la semaine. Ah, elle plaignait son mari.

Jamais elle n'achèterait un seul sachet de soupe, ce qui, indirectement, reviendrait à la soutenir. Ni de compote aux abricots, aux pruneaux ou de fruits d'églantier. Les compotes Toro coûtaient une couronne et quatre-vingts centimes le sachet. Si on les faisait soi-même, cela revenait bien moins cher, même pas la moitié, vous vous rendez compte ! Il suffisait de faire tremper pendant une nuit des abricots séchés et coupés en morceaux ou des pruneaux, et de les cuire le lendemain en ajoutant un peu de fécule pour lier le tout. Avec les fruits d'églantier, c'était un peu plus difficile, il est vrai, car il fallait d'abord enlever tout le poil à gratter qui était à l'intérieur. Encore que le plus simple, c'était de bouillir les fruits tels quels et de les presser ensuite à travers un tamis.

Ce serait mieux pour tout le monde dans l'escalier sans cette pimbêche du troisième. Tous les hommes, sans exception, avaient la langue pendante quand elle montait les marches en roulant des hanches, avec ses hauts talons et ses foulards en mousseline qui s'envolaient toujours au vent et après lesquels elle devait courir pour les rattraper. Quand elle se penchait pour les ramasser, sa jupe courte lui remontait sous les fesses et on voyait tout. Une vraie putain.

Elle retrouva heureusement les mots croisés qu'elle avait commencés dans son magazine *Norsk Ukeblad*. Oui, un peu de café et des mots croisés lui feraient du bien maintenant. Rien que d'y penser, elle se sentait de meilleure humeur. Elle ôta son tablier qu'elle accrocha

derrière la porte de la salle de bains, prit un gant de toilette de la pile propre et se lava bien sous les bras et entre les seins. Puis en bas. Elle devrait maigrir un peu, songea-t-elle, comme ça elle suerait certainement moins en lessivant. Elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et reconnut les pas de Karlsen, du troisième. Il prenait toujours les huit premières marches en courant, sans penser une seconde au boucan qu'il faisait, il était dans sa bulle, comme toujours. Oui, elle devrait perdre quelques kilos, même si Egil affirmait qu'il aimait le moindre centimètre carré de son corps et le lui prouvait bien... mais ça ne donnait jamais un enfant. Bon, ce n'était pas le moment de penser à ça. N'avait-elle pas lu dans une nouvelle à l'eau de rose, comme en publiait la revue *Allers* que les hommes préfèrent les femmes rondes au lit la nuit, mais les maigres dans la journée ?

Elle prit un nouveau gant de toilette puis laissa couler un filet d'eau froide pour l'humidifier. Elle se le passa sur la nuque, dans le cou et sur les tempes, pensa au repas, elle ferait revenir du pudding de poisson à la poêle et le servirait avec des crudités : carottes râpées et raisins secs. Elle n'avait pas de jus d'orange, mais elle n'aurait qu'à utiliser le demi-citron qu'elle avait et rajouter du sucre. Il lui restait encore des pommes de terre du repas d'hier qu'elle pourrait faire sauter à la poêle avec le pudding de poisson – les pommes de terre, c'était bien meilleur poêlées avec du beurre, que cuites à l'eau.

Elle alla à la cuisine et ouvrit la fenêtre pour évacuer la fumée de cigarettes, avant de s'en allumer une. Egil laissait toujours ses cigarettes se consumer dans le cendrier pendant qu'il coupait les bouts de laine des tapis qu'il nouait. En ce moment, il en fabriquait un dans des

tons turquoise qui serait pour la chambre d'amis, cette pièce qu'ils n'utilisaient jamais puisqu'ils n'en recevaient aucun. Le motif sur lequel il travaillait en ce moment était une grande rosace organisée autour d'un noyau bleu clair qui se transformait jusqu'à devenir turquoise sur les bords. Elle tira sur sa cigarette et le regarda placer la règle, mesurer les fils de laine et les couper à exactement dix centimètres. Puis il regroupait tous ces bouts de laine en jolis fagots. Il était en train de couper les fils dans les nuances qui précédaient le turquoise vif. Les pelotes se trouvaient sur le dessus du congélateur derrière lui, le long du mur de la cuisine. Heureusement, il avait pensé à plier soigneusement le napperon brodé qui d'ordinaire était posé là et à le mettre de côté.

— Tu as fini de laver les escaliers ?

— Tu ne pourrais pas fumer cette cigarette ou l'écraser dans le cendrier, plutôt que de la laisser se consumer comme ça ?

— Oh, je l'avais oubliée.

— Madame Rudolf est sortie avant que j'aie terminé.

— Et elle était fâchée ?

— Elle aurait quand même pu me dire merci. Je n'arrive pas à m'y faire. Ce n'est pas comme ça qu'on m'a élevée.

— Et moi, je ne comprends pas que tu t'obstines à laver deux marches supplémentaires quand tu sais qu'elle déteste ça.

— Mais j'avais encore de l'eau qui pouvait servir.

— Tu dis toujours ça.

— Tant qu'elle est chaude, elle reste bonne. Je remplis toujours un seau avec de l'eau très chaude pour commencer, ainsi je peux m'en servir plus longtemps.

— Je comprends.

— Est-ce que tu veux que je fasse des roulades de chou un jour ? Ça fait longtemps que je n'en ai pas cuisiné. Oh, tu en mets partout quand tu coupes tes bouts de laine.

— C'est pire quand je les noue sur le tapis.

— Oui, mais au moins, on voit le résultat. Ça donne quelque chose.

— Oui, mais pour ça, il faut déjà avoir ces bouts de laine, ma chérie.

— Tu veux du café ?

— Avec plaisir.

— Il y a quelque chose de bien à la télévision ce soir ?

— Une pièce de théâtre.

— Je sais bien qu'il y a du théâtre, puisqu'on est mardi. Mais qu'est-ce que c'est aujourd'hui ?

— *Frydenberg*, ça s'appelle. Avec Veslemøy Haslund dans la distribution.

— Ah, très bien. Alors tu dois te réjouir, j'imagine.

— Tu lui ressembles un peu. Il y aura aussi Toralv Maurstad.

— Tant mieux. Mais lui, en tout cas, il ne te ressemble pas !

Il leva les yeux et rit, elle lui rejeta la fumée au visage, alla vers la cuisinière électrique et posa la bouilloire à café sur la petite plaque électrique rapide.

— Je le réchauffe, seulement. Ça ira ?

— Bien sûr.

Elle se rappelait bien ce dimanche où il n'y avait plus personne dans sa cage d'escalier ; tous étaient

partis en week-end ou en promenade. Tout le monde était si occupé. C'était avant qu'ils achètent le chalet, c'est-à-dire il y a plus d'un an. Depuis l'acquisition du chalet, ils prenaient le bus à Skaun presque chaque week-end, sauf en cas de trop grosses chutes de neige. Mais ce dimanche-là, ils se trouvaient à la maison et elle les entendit partir les uns après les autres. Comme ils habitaient au rez-de-chaussée, elle reconnaissait les pas de chacun de ses voisins et elle se rendit compte tout à coup que tous étaient partis. Egil était en train de fabriquer le tapis orange et brun qui était à présent accroché au-dessus de la télévision.

Elle avait aussitôt préparé une eau bien savonneuse et brûlante, avec du savon Driva et un peu d'ammoniaque, et avait attaqué en partant du troisième étage, avec l'appartement de Peggy-Anita Foss sur la gauche et celui de Karlsen sur la droite.

Elle avait dû changer trois fois l'eau, avant que tout l'escalier sente le propre. Elle avait même lavé les serpillières de tout le monde et les avait étalées sur leur paillason pour sécher. Quand elle y repense, c'est une des plus belles journées qu'elle ait vécue depuis qu'ils avaient emménagé dans cet immeuble, il y a deux ans. Personne ne lui avait dit merci, naturellement, mais à ce moment-là, ça n'avait pas d'importance. Peut-être ne s'étaient-ils même pas rendu compte en rentrant comme tout était propre ? À moins que chacun d'eux ait cru que c'était le voisin de palier qui avait lavé. Mme Rudolf s'était imaginé que c'était Mme Larsen qui l'avait fait et réciproquement, de sorte que personne n'y avait rien trouvé à redire.

Elle se versa à elle-même et à Egil une tasse de café, trouva quelques crackers à l'avoine qu'elle beurra avant de mettre une tranche de *geitost*<sup>1</sup> dessus. Elle en était déjà à la moitié de ses mots croisés et demain sortiraient les nouveaux numéros de toutes ces revues. Voilà de quoi retrouver le sourire.

Elle entendit un remue-ménage de chaises à l'étage au-dessus. Ils étaient maintenant attablés devant les roulades de chou. À moins que Mme Rudolf ait préparé un gratin de chou. C'était aussi très bon, le gratin de chou. Et bon marché, oui surtout. Pour sûr, les Rudolf devaient souvent avoir du chou aux repas.

Tout en grignotant un cracker, elle se plongea dans ses mots croisés : *Accepte... admet. Vit... existe. À peine... presque. Fleuve... Ob ou Po.* Une porte d'entrée à l'étage au-dessus s'ouvrit et elle dressa l'oreille. Elle discerna clairement la voix emportée de Susy qui habitait en face des Rudolf, mais pas la réponse du petit frère. Il incombait à la grande sœur de retrouver Oliver, dix ans, et de le faire rentrer pour l'heure du repas, ce qui, compte tenu du caractère du garnement, n'était pas une mince affaire. Il pouvait être fourré n'importe où : au sommet d'un toboggan et l'instant d'après sur son vélo, en plein carrefour. C'était un miracle que cette fille accepte une telle tâche, jour après jour, mais Mme Larsen était bien trop enrobée pour réussir à faire rentrer le garçon, ça c'est sûr.

---

1. Fromage de chèvre typiquement norvégien, se présentant sous la forme d'un bloc au goût un peu caramélisé dont, à l'aide d'une raclette, on coupe des tranches fines à déguster sur du pain ou des crackers. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Mme Larsen était la seule Anglaise qu'elle ait jamais connue. Encore que connaître, c'était vite dit. Disons qu'elles se saluaient d'un signe de tête et échangeaient parfois deux ou trois mots — Mme Larsen dans son mauvais norvégien —, mais elle n'était jamais entrée dans leur appartement. Elle n'aurait pas imaginé que des Anglais pouvaient être aussi paresseux. Faut dire qu'elle n'avait jamais mis les pieds dans ceux des autres non plus, exception faite de l'appartement d'en face, lorsqu'ils avaient eu une inondation et qu'Egil devait leur montrer où se trouvait le robinet principal d'arrivée d'eau et qu'elle en avait profité pour le suivre, en quelque sorte, dans l'affolement général. Mais c'était du temps où Øverberg habitait là, avant que Mme Moe emménage, et ils avaient certainement refait les peintures et changé les papiers peints ainsi que tout le mobilier. Øverberg avait peint tous les éléments de cuisine en vert pâle, et ils avaient aussi des festons vert pâle en crochet au-dessus des rideaux, se souvint-elle, c'était très joli. Mais de l'extérieur, elle pouvait voir que les Moe avaient à présent des rideaux rouge foncé qui n'allaient pas du tout avec le vert clair, alors ils avaient sans doute repeint aussi les portes des meubles de cuisine.

— Reprends donc un cracker, Egil.

— Tu as mis du beurre dessus ?

— Oui, bien sûr qu'il y a du beurre.

— Je risque d'en laisser tomber sur la laine et elle sera poisseuse.

— Tu n'as qu'à faire une petite pause.

— Non, j'ai envie de terminer ce que j'ai commencé.

— Tu en veux peut-être un rien qu'avec du fromage ?

— Oui, merci. Les Américains ont fait débarquer mille quatre cents Marines aujourd'hui. J'ai entendu ça à la radio, dit-il.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en coupant deux tranches de *geitost*.

— Comme tu dis.

— Je ne comprends pas bien ce qu'ils font là-bas. Ils n'ont qu'à laisser les Vietnamiens se débrouiller entre eux.

— Il y en a beaucoup qui partagent cet avis, tu sais.

— Tu veux un ou deux crackers ?

— Deux.

Le journal télévisé ne parlerait que du Vietnam, ce soir, et elle allait s'ennuyer comme un rat mort. Bien sûr, elle s'interdisait de le dire à Egil. Lui voulait connaître toutes les nouvelles concernant cette guerre et tenait absolument à lui en parler. Ils ne fréquentaient personne d'autre dans l'escalier, et encore moins ceux des escaliers B et C, et il avait besoin d'en discuter avec quelqu'un. À son travail, personne ne s'intéressait vraiment à ce conflit. Le personnel de la banque avait visiblement plus urgent à faire que de s'occuper du Vietnam.

— Je me demande ce que Monsieur Rudolf pense de tout ça, dit-elle.

— De quoi ?

— Du Vietnam. Ce que tu viens de dire, ajouta-t-elle en pressant les tranches de fromage avec la paume pour qu'elles adhèrent mieux.

— Ça ne m'intéresse pas. En parler avec ce nazi ! s'exclame-t-il.

— Mais tu n'en sais rien.



— Si, je le sais. Il devrait transporter ses fruits et légumes à bord d'une fourgonnette Borgward au lieu d'une Bedford. Le maraîcher a collaboré avec la Wehrmacht pendant la guerre, tout le monde sait ça.

— Mais enfin, à cette époque-là, Monsieur Rudolf n'avait même pas le permis de conduire : il n'était encore qu'un gamin ! C'est même pas sûr que cela soit vrai. Peut-être qu'ils ont été *forcés* de collaborer. Tout le monde avait besoin de pommes de terre, de chou et de carottes. Il faut que t'arrêtes avec ton histoire de nazi. Tu n'en *sais* rien. C'est dangereux de colporter des rumeurs de cette nature, Egil.

— Peuh ! S'il y a bien quelqu'un ici qui raffole des rumeurs, c'est toi !

— Oui, mais pas des rumeurs *dangereuses*.

— Et qu'est-ce que tu fais de sa famille qui est venue lui rendre visite l'été dernier ? En provenance d'Allemagne ? Tu verras qu'ils reviendront cet été aussi. Les Allemands aiment la routine. C'est typiquement nazi.

— Il doit y avoir toutes sortes d'Allemands. Certainement des gens normaux aussi qui, eux, n'étaient pas nazis.

— Oui, mais tu ne m'ôteras pas de l'esprit qu'un camion militaire allemand lui aurait mieux convenu. Un Borgward aurait été un parfait moyen de locomotion pour quelqu'un qui...

— Et tu aurais été encore plus agacé s'il l'avait garé juste sous nos fenêtres.

— J'aurais lacéré ses pneus.

— Egil, voyons !

Elle rit tout haut.

— Je parle sérieusement, dit-il.

— Je sais que tu parles sérieusement, mais tu n'aurais jamais eu le courage de le faire.

Nationalité... *suédoise* ou *flamande*. Tenue... *costume*. Egil aurait eu besoin d'en avoir un neuf, lui. Elle leva les yeux et jeta un coup d'œil par la fenêtre dont elle avait récemment nettoyé les carreaux. Le jeune homme avec sa ceinture de menuisier passait à toute allure sur les trottoirs en dallage, juché sur une bicyclette d'enfant beaucoup trop petite pour lui. Elle l'avait vu plusieurs fois récemment. Il devait avoir un travail à faire pour la copropriété. Tiens, et voilà le gardien Pettersen, de l'escalier C dans l'immeuble d'en face. Il arrivait à pied, un râteau à la main et son étrange chapeau bleu en coton sur la tête, comme toujours. Le gardien cria quelque chose au jeune homme, sans doute pour lui dire de rouler moins vite. Ah, au moins quelqu'un qui lui remontait les bretelles, à ce blanc-bec ! Sur les trottoirs, les gens devraient avoir le droit de marcher tranquillement sans risquer de se retrouver projetés à terre.

C'était la belle saison pour le gardien. Plus de neige à déblayer et pas encore de pelouse à tondre. Une sorte de période intermédiaire, songea-t-elle. Comme si les saisons prenaient des vacances. Il ratissait ici et là, et trouvait toutes sortes de choses une fois que la neige avait fondu : mouffles, bâtons de ski, luges, bonnets, clés d'appartement. Comme il était le gardien des cinq immeubles, il déposait tous ces objets trouvés près de l'étendoir à linge aménagé sous un auvent, devant l'immeuble. Ainsi, les mères de famille pouvaient regarder, à intervalles réguliers, si elles retrouvaient des

affaires égarées. Quant aux bouts de bois et brindilles qu'il rassemblait, il en faisait, presque tous les soirs, un grand feu de joie, tandis que les enfants criaient autour, avant qu'on les appelle pour le dîner. Elle avait pitié de cet homme : lui et sa femme avaient une fille atteinte d'une maladie cardiaque et ils habitaient au troisième et dernier étage. Par les belles journées d'été, ils descendaient leur fillette en la portant dans les bras et la laissaient prendre un peu de soleil sur un banc, enveloppée dans un plaid. Elle avait toujours les lèvres et les ongles bleus, mais on ne pouvait pas l'opérer ; il fallait attendre qu'elle soit plus âgée et que son cœur ait cessé de grossir.

— Le pauvre, dit-elle.

— Qui ça ?

— Le gardien.

— Tu trouves qu'il est à plaindre ?

— Oui, avec sa fille.

— Ah, elle. Celle avec un problème cardiaque.

— Elle n'est pas la seule dans ce cas-là, Egil.

Une douleur l'élançait dans son majeur droit, à cause des ciseaux, et il avait mal à la nuque. Cela faisait presque deux heures -il était rentré tôt du travail- qu'il coupait des bouts de laine. Il avait envie d'en préparer assez pour les nouer pendant trois soirées, comme ça, les prochains jours, il pourrait se réjouir à l'idée de manier le crochet spécial tapis en rentrant de la banque. Il adorait le soin et la précision que requérait ce travail. Suivre le motif, voir surgir le tapis sur la toile grossière de base déjà prête pour recevoir les bouts de laine dans les trous appropriés. Et ces tapis dégageaient

une forme de chaleur, quand on les posait sur le sol de l'appartement qui était glacial puisqu'ils habitaient au rez-de-chaussée.

Else insistait pour qu'il accroche ses tapis au mur, alors qu'il aurait préféré les poser par terre, mais il devait avouer qu'ils étaient plus décoratifs en position verticale qu'au sol, et puis le motif aurait fini par être piétiné et les couleurs auraient perdu de leur éclat. Cela aurait été amusant d'essayer avec une laine plus fine, pour des motifs plus compliqués, imiter les tapis persans, ceux qui pouvaient nécessiter des années de travail. Mais, dans ce cas, il aurait eu besoin d'un cadre en bois, puisque ce genre de tapis était noué sur une trame très serrée, chaque nœud de laine étant fixé à un seul fil de trame, c'était une œuvre titanesque. Un minuscule tapis lui prendrait au minimum un an. Et il aimait achever sa tâche au bout d'un mois, au maximum, pour pouvoir changer de motif et de couleurs.

Il s'imprégnait profondément de la gamme de couleurs qu'il utilisait. En ce moment, il était en pleine période turquoise. Il voyait des reflets turquoise partout : sur les vêtements, les panneaux publicitaires, les textes dans les revues, dans le ciel, sur les bijoux des femmes. Peggy-Anita Foss portait une paire de boucles d'oreilles turquoise lorsqu'il l'avait croisée cet après-midi dans le hall. Mon Dieu, comme cette fille était sexy ! Et elle devait drôlement être en manque, vu que son mari était presque tout le temps en voyage d'affaires. Une fois Else lui avait raconté, il s'en souvenait parfaitement, que Peggy-Anita faisait son ménage du vendredi chez elle dans le plus simple appareil. Peggy-Anita aurait elle-même avoué à quelqu'un à l'épicerie

que c'était si pratique : elle allumait la radio et lavait tout l'appartement complètement nue, au saut du lit, et elle prenait sa douche après, une fois que son corps était chaud et tout en sueur. Elle enfilait ensuite des vêtements propres et pouvait boire son café dans un appartement impeccable. Les tapis, elle les mettait devant sa porte pour les descendre et les secouer dehors plus tard dans la journée.

Depuis ce jour-là, il n'arrêtait pas d'y penser. Il l'imaginait nue et en sueur, au petit matin, penchée sur la serpillière pour laver le carrelage de la cuisine. Tandis que la radio diffusait de la musique entraînante et qu'elle fredonnait, il arrivait en douce par-derrière et la pénétrait d'un coup de reins, sans un mot. Il avait fait ça une fois avec Else, dans la salle de bains, avait relevé sa robe tablier au-dessus de ses fesses, arraché sa culotte, c'était une journée d'été à la chaleur écrasante, et le corps d'Else ruisselait littéralement de sueur, c'était après qu'elle lui eut raconté le rituel de Peggy-Anita pour son ménage du vendredi, mais Else avait été gênée et bizarre pendant plusieurs heures après, alors il n'avait jamais recommencé. Il avait pourtant réussi à jouir, ce qui lui avait fait plaisir. D'où le fait qu'il y avait repensé souvent par la suite. Ils ne parlaient jamais de ce genre de choses entre eux, ils se contentaient de faire l'amour la lumière éteinte, dans le lit conjugal, deux ou trois fois par semaine. Presque toujours ici à la maison, très rarement au chalet, car Else trouvait que c'était difficile de bien faire sa toilette. Il n'y avait qu'une bassine et il fallait d'abord mettre l'eau à chauffer dans une casserole, et elle prétendait qu'elle devait *absolument* pouvoir prendre une douche après.

Ils auraient pu prendre une douche ensemble, mais il n'avait jamais osé le lui proposer. Est-ce que d'autres couples de l'escalier le faisaient ? Si oui, ce ne pouvait être que Peggy-Anita quand son vendeur de soupes à la noix était à la maison. Ou peut-être les Larsen. Les Anglaises passaient pour être moins coincées sur ce plan. Cela dit, la voisine paraissait trop maigrichonne pour être comme ça.

— Mais nous aurions économisé pas mal d'argent si nous avions été amis, dit-elle.

— Avec qui ?

— Les Rudolf, bien sûr. Madame Larsen reçoit toujours des fruits et des légumes quand elle leur coupe les cheveux.

— Elle fait ça pour eux aussi ?

— Évidemment. Et elle fait la permanente de Madame Rudolf. Faut pas oublier qu'elle était coiffeuse en Angleterre.

— Comme si je ne le savais pas. Et pourquoi nous, on ne va pas chez elle ?

— Egil, voyons. C'est moi qui te coupe les cheveux, et les miens, qui sont ondulés naturellement, n'ont pas besoin de permanente. Quand on a des cheveux comme les miens, on peut aussi les couper soi-même. Les boucles recouvrent tout ce qui est un peu irrégulier. Mais Madame Rudolf *paie* avec des fruits et des légumes.

— Ils ne doivent pas être frais. Cela doit être des produits qu'ils ne peuvent plus vendre.

— Quelle importance si l'on doit enlever un morceau de chou-fleur ou de pomme, du moment que c'est *gratuit* ! Madame Larsen reçoit souvent plein d'oranges

et avec ça elle peut faire de la marmelade comme en Angleterre. Alors ça sent dans tout l'escalier.

— Tu ne cesses de me dire qu'elle est paresseuse, mais elle coupe les cheveux, fait des permanentes et prépare de la marmelade d'oranges.

— Il suffit de regarder leurs enfants. Et *lui*. Tu as vu comme ils sont mal habillés ?

— Si tu le dis.

Il prit un fil de laine de chaque fagot pour les nouer en liasses, comme il le faisait avec les billets de banque au guichet. Il avait bien travaillé, peut-être qu'il avait assez de bouts de laine pour quatre soirées. Il arriverait alors à la partie la plus claire de la rosace. Il frotta le pouce contre la marque, rouge et brillante, laissée par les ciseaux sur son majeur.

— Dommage qu'ils aient l'air si quelconque, dit-il.

— Elle ne *repasse* pas, Egil. Tout ce qu'ils portent est froissé. Je suis sûre qu'elle ne repasse ni les serviettes ni les draps, j'en mettrais ma main au feu.

— Peut-être qu'en Angleterre ils ne font pas ça.

— N'importe quoi !

Il la regarda pour la première fois sérieusement depuis qu'il était rentré du travail. Sa femme. Elle était assise, le crayon en l'air, face à ses mots croisés, le regard tourné vers la fenêtre. Il l'aimait, même s'il ne le lui disait plus jamais. Mais du moins, il le lui *montrait*, espérait-il. À condition qu'elle fasse le lien entre amour charnel et amour tout court. Ce dont il n'était pas sûr. Il ne savait même pas si elle jouissait, ils ne parlaient pas de ces choses-là, il avait seulement lu des articles à ce sujet. Il lui demandait parfois si c'était bien pour elle, et elle